

Pôle oralité : l'ADCK présente dans le Nord

Depuis quelques années, l'Agence de développement de la culture kanak dispose de bureaux à Kohnê pour son « pôle oralité ». Un lieu où les coordonnateurs de chacune des quatre aires du Nord peuvent se rencontrer, stocker leurs archives et se concerter avec les instances provinciales.



Dans une région en plein développement, l'Agence de développement de la culture kanak a décidé d'installer un point d'appui dans le Nord. Un « pôle oralité » qui est une antenne de son département patrimoine. « Le développement entraîne des

bouleversements que la province Nord accompagne » indique Emmanuel Tjibaou, directeur du centre culturel Tjibaou et responsable du département patrimoine. « Nous sommes sollicités par la Direction de la culture pour accompagner la mise en place des équi-

pements culturels ou par la Direction du développement économique dans le cadre de certains aménagements. Nous sommes intervenus, par exemple, pour faire un inventaire des sites sacrés lors de l'installation d'une ZAC, zone d'aménagement concertée. » Le responsable du département patrimoine cite également l'exemple du travail demandé par la direction du développement économique sur les toponymes, les noms de lieux, à la tribu de Ouaté, dans la perspective de réinstallations dans l'ancienne tribu. Des recherches sont également conduites autour des toponymes à Yengebane. « Avec la montée des eaux, une partie des toponymes terrestres deviennent sous-marins. »

La création du pôle oralité a également pour vocation de stimuler la collecte du patrimoine, notamment sur la côte Ouest. Une collecte qui a débuté en 2002 dans l'aire Xârâcùù, puis en 2004 dans l'aire Ajië, puis en 2005 dans l'aire Hoot Ma Whaap et Païci. « Sur la côte Est, les collecteurs étaient déjà bien installés. Dans l'Ouest,



Emmanuel Tjibaou, directeur du centre culturel Tjibaou est aussi le responsable du département Recherche et patrimoine de l'ADCK. Ici lors d'une collecte à Pum avec Ronny Padome, aujourd'hui décédé. (Photo ADCK-CCT)



Un « pôle oralité » a été installé par l'ADCK à Koohné. Ici les collecteurs participent à une résidence autour du chant aé aé à Hienghène, avec le Département musiques traditionnelles du Conservatoire.

l'urgence est d'autant plus grande que le développement est en route » poursuit Emmanuel Tjibaou.

Des orientations fixées par les conseils coutumiers

Dans chacune des quatre aires du Nord, le conseil coutumier fixe les axes de travail du coordonnateur. Une convention est signée entre l'ADCK et le conseil pour une durée de trois ans. Elle doit bientôt être renouvelée. *« En fonction de ses stratégies, chaque conseil coutumier demande différentes orientations. Par exemple, lorsqu'il travaille sur le recensement des chefs de clan, nous nous penchons sur les discours généalogiques. On fixe les grands noms, qui marche avec qui, qui sont les pairs... »*

Dans l'aire ajie, l'une des priorités fixées par le conseil coutumier est de collecter des éléments autour de la langue ôrô ê, une langue parlée dans



« L'exposition « Kanak, l'art est une parole » a donné une nouvelle impulsion au travail des collecteurs. Le succès à Nouméa a été phénoménal » souligne Yvon Kona, ici guidant une visite au Centre culturel Tjibaou. (Photo ADCK-CCT)

le haut de Bourail, dans les tribus d'Azareu, de Ny, de Pothé, dans la perspective de créer un lexique. C'est également une langue, le haeké parlé à

la tribu de Bako, qui est l'un des axes dans l'aire Paicî, avec la création d'un lexique comme base de travail. Chaque conseil d'aire contribue à

moitié au budget de 2,6 millions destiné à financer les frais de tournée, les salaires des personnels étant pris en charge par l'ADCK. Yvon Kona est le coordonnateur de l'aire Xârâcùù, Eloi Meureureu-Yari celui de l'aire Ajië. Abel Naoutchoué était jusqu'à il y a peu celui de l'aire Paicî. Le coordonnateur de l'aire Hoot ma Whaap est actuellement en cours de recrutement. L'ADCK accompagne les dynamiques portées localement par différentes associations.

Valoriser la cuisine traditionnelle

« Dans la région de Canala, nous avons notamment travaillé sur la cuisine, avec l'association *Agi me purewe* (noix de forêt et fougère) et une autre association de la tribu de Mia qui s'intéresse aux tarodières et organise la fête du taro. Nous accompagnons la dynamique de ces associations qui valorisent le patrimoine. Nous avons par exemple fait intervenir l'association de Mia au centre culturel pour la mise en place de tarodières » poursuit Emmanuel Tjibaou. Plusieurs personnes engagées dans le processus de valorisation de la cuisine traditionnelle, notamment des femmes de la tribu de Mia, ont participé dernièrement au Salon du



Avec les personnes ressources lors d'une collecte à Canala. (Photo ADCK-CTT)

tourisme organisé au centre culturel Tjibaou. La fédération des femmes de Tuo cèmuhî (Touho) a elle aussi bénéficié d'une formation avec une intervenante vanuataise du mouvement « *slowfood* », invitée par l'ADCK pour apprendre à transformer le manioc. Un mouvement qui intéresse également l'association des femmes de Dau

Ar (Bélep).

Le pôle oralité s'investit aussi lors de manifestations publiques, comme à l'écomusée du café de Vook (Voh) à l'occasion d'une journée de récolte ou encore lors des « *journées citoyennes* » organisées par la commune de Nèkô (Poya).

« Kanak, l'art est une parole », un tournant

La préparation de l'exposition « *Kanak, l'art est une parole* » inaugurée au musée du quai Branly à Paris puis présentée au centre culturel Tjibaou a donné une nouvelle impulsion au travail des collecteurs, une nouvelle orientation. Chacun des collecteurs a mené en amont de l'exposition un travail sur les techniques de fabrication des objets traditionnels. Il s'agissait de se réapproprier des techniques, de « *mettre à l'épreuve la parole des vieux* ». « *Nous avons ainsi fait des jupes de danse que nous avons teintées. Nous avons testé de placer des bois dans la boue de la mangrove pour les rendre plus denses, de les faire sécher dans la case au-dessus du feu...* » explique Emmanuel Tjibaou.

Yvon Kona, coordonnateur de l'aire Xârâcùù, s'est rendu en Europe pour



L'équipe du pôle oralité intervient dans différentes manifestations culturelles ou à la demande de groupes. (Photo ADCK-CTT)

travailler avec les commissaires de l'exposition Emmanuel Kasarhe-rou et Roger Boulay, avec Jean-Romarc Néa, de la Direction de la culture de la province Nord. Une expérience inoubliable. « Cette exposition, c'était comme un retour de tout le travail que nous avons effectué sur le terrain depuis plusieurs années. Son succès, à Nouméa, a été phénoménal ». Il observe qu'un mouvement de fond a été amorcé qui amène les gens à se poser des questions. « Certains veulent reprendre leur nom d'origine, d'autres retrouver leurs terres, connaître leur histoire... »

Des degrés de confidentialité

Enregistrements audio, films, notes écrites... : les collecteurs, dans les différentes aires, fixent un patrimoine que chaque clan peut choisir de dévoiler au public ou non. « C'est de la responsabilité des gens de l'endroit. Chaque clan a une ressource dont il dispose, qu'il peut choisir de valoriser, ou pas » indique Emmanuel Tjibaou. « Lorsque nous faisons un rapport de collecte, nous faisons le choix entre ce que l'on communique et ce qui reste confidentiel. Le degré de confidentialité est indiqué par des chiffres de 0 à 5. »

Aujourd'hui, le pôle oralité multiplie ses interventions auprès du public et du milieu scolaire. Il organise notamment des ateliers lors de certaines manifestations. « Un atelier, c'est un rendu vivant de la collecte » souligne Yvan Kona.



L'équipe de l'ADCK a contribué à la réalisation du film documentaire d'Alan Nogues sur 1917 (Photo ADCK-CCT)

De plus en plus d'interventions scolaires

Alors qu'autrefois, les enquêtes monopolisaient la majeure partie du travail des collecteurs, une part importante et croissante est désormais dédiée à la médiation, la communication au public et surtout aux interventions auprès des scolaires. « Pour réinstaurer la culture kanak dans le quotidien des enfants... »



Pendant la « semaine des langues » l'an passé au lycée agricole, l'équipe du pôle oralité de l'ADCK est venue animer des ateliers. Des jupes de danse ont été fabriquées et teintées pour le pilou final. (Photo ADCK-CCT)

Les enfants ont fabriqué un Lbwanej, une percussion traditionnelle, ont travaillé sur les rythmes du Nord, du Sud et des Iles. Ils ont appris à accompagner un chant traditionnel. « Ils ont dansé avec nous, ils étaient transformés par l'expérience ! » : Emmanuel Tjibaou apprécie de faire sortir la culture kanak de cette représentation d'une culture d'élite, d'ethnologue, de linguiste... « On a fait un arbre généalogique avec les enfants. On a inventé un discours généalogique pour nos enfants. Les petits métis étaient complètement dedans. Ils sont en demande de ce genre d'initiative ! » Pour le responsable du département patrimoine, les interventions auprès du public, notamment auprès des enfants, donnent tout leur sens au travail mené par le département. Elles occupent d'ailleurs une part grandissante du temps des collecteurs.

« Le mode de vie rend parfois difficile le rapport à l'environnement culturel, qui est pourtant essentiel, fondamental. Lorsqu'on voit l'enthousiasme des enfants, on se dit qu'on a atteint nos objectifs ! »



Les élèves ont également fabriqué du tapa qui a servi à faire les coiffes pour les danses. (Photo ADCK-CCT)

Le tapa peut-il reprendre sa place ?

Depuis quelques mois, Yvon Kona, coordonnateur de l'aire xârâcùù, a retrouvé les gestes des anciens pour fabriquer du tapa. Dès qu'il le peut, il propose des ateliers pour relancer cette pratique auprès des jeunes et des moins jeunes.



Coordonnateur de l'aire Xârâcùù, Yvon Kona anime ateliers et conférences sur la fabrication du tapa.

Dans la grande salle de la mairie de Canala, Yvon Kona a réalisé une exposition sur le tapa. Une sorte d'étoffe réalisée à partir d'écorce de banian ou de faux murier, que l'on appelle aussi arbre à tapa. « Lorsque nous avons terminé l'exposition « Kanak, l'art est une parole » à Nouméa, on se devait de repartir sur quelque chose de concret. Un vieux de la tribu d'Emma, Clément Brukoa, et Antoine

Némeubrex, un ancien maire de Saraméa, m'ont transmis la technique pour fabriquer le tapa. Pour préparer l'exposition, chaque collecteur a choisi des domaines de recherche. Yvon avait opté pour le chant aé aé, les armes de guerre (casse-tête, hache ostensoir et lance) et le tapa. Lorsqu'il commence à parler de tapa, le collecteur est enthousiaste et intarissable. « On pense toujours que le tapa



Teddy Diaiké et Fabio Jorédié ont réalisé les peintures sur tapa.

est polynésien. Mais en fait, comme la pirogue, c'est une technique qui relie les îles du Pacifique. On en trouve aux Marquises, à Wallis et Futuna, au Vanuatu... Et les arbres à tapa sont cités dans les vieux discours généalogiques. »

Le tapa peut-il reprendre la place qu'il avait auparavant ? Yvon Kona s'interroge.

Le tapa qui relie les îles du Pacifique

« Le tapa était surtout utilisé dans les cérémonies coutumières. La confection de la natte est le travail des femmes. Celle du tapa, le travail de l'homme. Et comme aujourd'hui les autorités coutumières ne souhaitent plus voir de tissu dans les échanges coutumiers... »

Il propose de petites conférences sur le sujet. Et il organise des ateliers où chacun peut s'essayer à la technique, des ateliers qui connaissent toujours beaucoup de succès. « L'idée est de redonner envie aux gens de faire du tapa ! »



S'il ne reste plus de tapa ancien, des outils sont conservés au musée de Nouvelle-Calédonie.

Plusieurs morceaux de tapa exposés dans la salle de la mairie de Canala ont servi de support pour des peintures. *« Nos anciens ne faisaient pas de motifs sur les tapas. Mais rien ne nous empêche d'en faire. La culture vit, elle est en mouvement ! »*

Il ne reste pratiquement pas de tapa ancien au musée de Nouvelle-Calédonie mais des outils et notamment un maillet.

Cette année, Yvon Kona s'est rendu à Tahiti pour un échange autour du tapa. *« J'ai beaucoup appris ! Nous avons aussi échangé avec des gens du Vanuatu. Il semble que dans les îles de la Mélanésie, les gens utilisaient plutôt l'écorce de banyan et ceux de Polynésie, plutôt du faux murier appelé aussi arbre à tapa. »*



Le tapa peut aussi servir d'étui pour la monnaie kanak.

Les révoltes de 1878 et 1917

Yvon Kona travaille également sur les conflits de 1878 et 1917, il fait des collectes à ce sujet. *« C'est intéressant mais assez difficile. Ce sont nos anciens qui ont vécu tout cela et des gens de Canala ont été impliqués dans des assassinats. »* Il accompagne également le travail de réconciliation qui est en cours et fait partie des comités créés autour de ces questions, comité Neââ nevâ pour 1917 et comité Atai pour 1878. *« Ils se sont entretenus et leurs enfants ont réussi à se réconcilier : cela pourrait servir de leçon pour les générations futures ! »*

Pour Yvon Kona, 1878 et 1917 ont été des guerres. *« Et dans une guerre, il y a toujours un vainqueur et un vaincu. Du côté du vainqueur, on sait comment cela s'est passé, mais par contre, on n'a pas de récit du vaincu. Et pourtant, c'est important pour que l'histoire soit équitable ! »* Les vaincus ont été exclus de leur territoire, de leur terre d'origine. *« Ils ont été obligés de s'adapter, de se faire accepter par les gens de l'endroit. Cela n'a pas été toujours facile et ce ne sont pas des choses qu'on peut raconter en public... »*



Autrefois, on ne dessinait pas de motifs sur les tapas kanak. Aujourd'hui, ce matériau sert de support à des créations contemporaines, comme ici cette représentation du grand chef Atai.

Le chemin des morts, le chant aé aé ou les discours généalogiques...

Yvon Kona se penche aussi sur d'autres thèmes comme celui du chemin des morts : une cartographie des lieux où l'esprit des disparus saute dans la mer...

Petit-fils de chanteur de aé aé lui-même, il s'intéresse à cette discipline musicale traditionnelle qu'il pratique lui-même. Il collecte également des éléments autour des discours généalogiques

Autour de l'igname

Parmi les chantiers lancés dans l'aire Ajië avec l'ADCK, celui sur l'igname est l'un des plus récents. Comme dans les autres aires, les collectes répondent aux priorités fixées par le conseil coutumier.



Collecteur et aujourd'hui coordonnateur pour l'aire Ajië, Eloi Meureureu-Yari est engagé depuis près de dix ans dans ce travail de recherche autour du patrimoine.

Fin juillet, l'aire Ajië, avec le département Recherche et patrimoine du centre culturel Tjibaou, organisait à Nèkō (Poya), une résidence sur le vocabulaire autour de l'igname. Il s'agissait dans un premier temps de nommer les différentes variétés dans les sept langues de l'aire Ajië-Aro. D'autres réunions du même genre, avec les membres de l'aire et les chefs de clan, sont prévues pour échanger cette fois-ci sur le vocabulaire autour de la culture et de la plantation de l'igname, ainsi que sur sa récolte. Préparation du sol, choix de l'implantation du champ, coupe des tuteurs, entretien des plantations, habillage de l'igname pendant les cérémonies... le sujet est vaste ! « *C'est une demande de l'aire, car on se rend compte que les jeunes générations ont peu de connaissance sur l'igname* » indique Eloi Meureureu-Yari, coordonnateur de l'ADCK pour l'aire Ajië. Ce travail doit également permettre de préparer l'organisation, en 2016, de la fête de la nouvelle l'igname dans l'aire Ajië.

Cette manifestation initiée l'an dernier à Kowe kara puis cette année à Canala, poursuivra ainsi sa route d'une aire à l'autre en passant par l'aire Ajië. Au cours des résidences sur l'igname, le coordonnateur enregistre, photographie, filme afin de créer des supports de communication dans cette perspective.

Collecteur du patrimoine depuis 2006, Eloi assure la coordination du travail dans l'aire Ajië depuis juillet 2014, depuis le départ de Yamel Euritein, qui a rejoint l'équipe du Musée de Nouvelle-Calédonie. Comme son prédécesseur et ses collègues, il s'appuie sur la convention établie entre l'ADCK et le conseil coutumier Ajië-Aro pour orienter son travail. Signée pour une durée de trois ans, la convention établit toute une liste de sujets, recueil de traditions orales, de danses et de chants aé aé, généalogie des clans, inventaire des sites sacrés etc...

Des informateurs à convaincre

Le but de la collecte du patrimoine est de préserver, d'empêcher que les connaissances s'éteignent en même temps que leur détenteur. La mission n'est pas toujours aisée. « *Depuis la mise en place de la SACENC, nos informateurs sont toujours un peu inquiets de l'utilisation qui peut en être faite par la suite, de l'exploitation des données à des fins commerciales notamment* » observe Eloi Meureureu-Yari. Chacun peut décider de restreindre l'accès aux informations qu'il transmet grâce aux niveaux de confidentialité. Ceux-ci vont du niveau 0 (non consultable et ce pendant un délai de 70 ans après le décès de l'informateur) au niveau 5 (consultation et copie libre) en passant par le niveau 1 (l'informateur choisit à qui il donne accès à ses informations), le niveau 2 (la consul-

tation est autorisée sur autorisation de l'informateur), le niveau 3 (consultation libre, aucune copie), le niveau 4 (consultation libre, copie sur autorisation). « *Il y a beaucoup de documents qui sont classés au niveau 0, c'est-à-dire non consultables, et sont conservés au centre culturel Tjibaou* » constate le coordonnateur.

La population intéressée

Collecteur depuis près de dix ans, il a appris à aborder ses informateurs. « *Au départ, on arrivait chez les gens, on présentait une coutume et on s'asseyait pour boire un café. La personne nous demandait de revenir et fixait un rendez-vous mais ne se présentait pas le jour dit ! On s'est interrogés et on a compris qu'il était important de faire nous-mêmes des recherches sur nos origines afin de pouvoir se présenter comme il le faut à nos interlocuteurs. Cela leur permet de savoir ce qu'ils peuvent nous transmettre. Il faut arriver à faire comprendre à nos informateurs qu'on est là pour sauver un patrimoine et que le fait de le donner permet de le préserver.* »

Le travail des collecteurs suscite l'inté-



L'aire Ajië axe son travail cette année sur l'igname, en étudiant notamment le vocabulaire autour des différentes variétés, des phases de plantation, d'entretien et de récolte dans les différentes langues.

rêt et la curiosité dans la population. « *Il y a beaucoup de gens qui nous demandent des informations et des coutumiers qui se rendent à l'ADCK pour obtenir certaines données* » souligne Eloi. « *Chaque clan est détenteur de son histoire. Cela m'est déjà arrivé qu'une personne me demande des informations sur son nom, je l'ai renvoyée vers son clan.* » En tant que coordonnateur de l'ADCK, Eloi Meureureu-Yari fait partie de l'association créée

au sein de l'aire Ajië pour gérer les événementiels, une association baptisée « *Ajië mâ aro* ». Au mois d'octobre, elle organisera une résidence sur le chant aé aé. Une occasion là encore de faire vivre un patrimoine culturel, de valoriser et de protéger cette richesse. Une initiative qui va dans le sens du travail mené depuis plusieurs années par les collecteurs de l'ADCK à travers toute l'aire Ajië. ■

Les orientations de la collecte

Plusieurs axes de recherche ont été développés ces trois dernières années :

- Recueil des traditions orales et des récits de l'aire : région de langue ôrô à Bourail et Waa Wi Luu (Houaïlou) pour laquelle un lexique a été réalisé et beaucoup de textes recueillis, région de langue haméa, néku, sishëë à Kélé, Moméa et Kacirikwâ (Moindou), région de langues a'rhô (un début de lexique a été ébauché en 2009) et a'rhâ (Poya), influences coutumières dans les régions limitrophes entre l'aire Ajië et l'aire Païci, entre l'aire Ajië et l'aire Xârâcùù.
- Recueil de danses et de chants aé aé : des collectes ont été réalisées sur les danses elles-mêmes avec décomposition des séquences, sur la confection des parures et tout le protocole engagé avant la danse.
- Généalogie des clans et succession de chefs.
- Enquête thématique sur les traditions orales rattachées aux objets des collections ethnographiques du musée de la Nouvelle-Calédonie.
- Inventaire des sites sacrés de l'aire Ajië et collecte des traditions orales liées au « *chemin des morts* » de l'aire Ajië : « *Alexandre Tevesou, coordonnateur du département Recherche et patrimoine de l'ADCK décédé récemment, avait beaucoup travaillé sur ces sujets. Il s'était aussi beaucoup intéressé au chant aé aé et aux discours généalogiques* » indique Eloi Meureureu-Yari.
- Collecte des traditions orales liées aux guerres de 1878 et de 1917. « *Des recherches ont été faites pour retrouver les vrais noms et prénoms des gens qui sont partis à la guerre* » précise le coordonnateur.
- Inventaire des termes de parenté.



Le collecteur filme et photographie les coutumes réalisées à différentes occasions. Ici la réalisation d'un tas de vivres lors d'un mariage. (Photo E.M-Y)

Alexandre Tevesou, enquêteur culturel

Collecteur puis coordonnateur au sein du pôle oralité, Alexandre Tevesou, décédé prématurément en avril dernier à l'âge de 44 ans, avait occupé plusieurs responsabilités au sein du département Recherche et patrimoine de l'ADCK. Son parcours exceptionnel est salué par ses collègues.



Originaire de la tribu de Bâ à Waa Wi Luu (Houaïlou), Alexandre Tevesou avait d'abord occupé un poste de chargé de mission auprès de l'aire Ajië au retour des études en 2002, après une maîtrise en sociologie, mention anthropologie. Secrétaire générale de l'aire Ajië de 2005 à 2006, il avait ensuite repris ses études pour préparer un DEA en sociologie, mention anthropologie à Strasbourg.

« *Il avait eu la volonté d'aller conforter son assise théorique pour poursuivre son travail. Il est rare de trouver ici des gens avec un tel parcours* » souligne Emmanuel Tjibaou, responsable du département Recherche et patrimoine de l'ADCK et directeur du centre culturel.

En 2009, Alexandre devient enquêteur culturel pour l'ADCK. De 2011 à 2012, il assure la coordination des collectes dans l'aire Hoot Ma Whaap avant de devenir enquêteur indépendant à partir de 2013. Dans ce cadre, il avait des contrats avec des mairies, notamment la mairie de Poya pour laquelle il a travaillé à la préparation de la fête de la citoyenneté en 2011. En décembre 2014, il avait contribué à une exposition à la mairie de Waa Wi Luu. Une maladie l'a emporté le 7 avril dernier, à l'aube de ses 44 ans.